



# Les enfants de pauvres sont-ils condamnés à l'illettrisme ?

**19%**  
de mauvais lecteurs

C'est le pourcentage des élèves français qui ne lisent pas suffisamment bien à 15 ans pour « participer de manière efficace et productive à la vie de la société », a révélé en décembre PISA, le programme international pour le suivi des acquis des élèves réalisé par l'OCDE. Après plus de 7 000 heures passées sur les bancs de l'école et du collège, un jeune sur cinq reste donc très mal à l'aise face à l'écrit, trop peu familier pour être autonome. C'est 3,7% de plus qu'il y a dix ans. Or, en France plus qu'ailleurs, cet échec est socialement mar-

qué. Les plus mauvais lecteurs sont des garçons très majoritairement issus des familles défavorisées. Le pays de l'école gratuite, laïque et obligatoire bat même un record : « La variation de la performance d'un élève imputable au milieu socio-économique n'est supérieure à 20% qu'en France », analyse l'OCDE. Comme si lorsqu'une classe fait un devoir noté sur 20, le collégien pauvre partait, lui, sur 16 points ! Ces inégalités se sont accrues au cours de la décennie achevée. Ce qui fait dire aux analystes qu'« en France, lorsqu'on appartient à un milieu défavorisé, on a clairement moins de chances de réussir en 2013 qu'en 2003 ».

## Non

prouve le dispositif Paris Santé Réussite, qui travaille avec dix-huit écoles.

Au cœur de Paris, à deux pas du cimetière du Père-Lachaise, œuvre un service pilote : Paris Santé Réussite (PSR). A sa tête, la neuropédiatre Catherine Billard, formée par trente années d'hôpital et auteur d'études scientifiques. Dans son équipe, une psychologue et trois orthophonistes. En inaugurant le service, il y a trois ans, elles ont fait le pari que médecins et enseignants puissent, en collaborant, permettre à tous les enfants de lire.

Très vite, leur public de prédilection s'est situé dans le quart nord-est de la capitale. Les résultats d'une étude menée en 2005 sur un gros millier d'élèves de CE1 (un tiers des enfants de quartiers aisés, un tiers de « mixtes », un tiers de défavorisés) ont montré que 12% des enfants testés présentaient globalement un retard en lecture. Toutefois, la proportion atteignait 25% dans les arrondissements défavorisés, contre 5% ailleurs. En fait, seul un tiers des faibles lecteurs sont suivis en orthophonie contre 18% des bons lecteurs. « On multiplie les bilans sans coordination, s'indigne Nedjma Messaouden, l'une des orthophonistes qui œuvre aux côtés de Catherine Billard. Résultat : des enfants qui n'ont pas besoin de soins en bénéficient, tandis que d'autres qui devraient être pris en charge ne le sont pas ! » Reste à les repérer.

Lisa a eu cette chance : depuis bientôt trois ans, la fillette de 10 ans est suivie deux fois par semaine par une orthophoniste « en libéral ». Ce mercredi de janvier, elle n'en a pas moins passé sa matinée avec Nedjma Messaouden et Pauline Dujardin, la psychologue rattachée à PSR. Soumise durant près de trois heures à une batterie de tests, Lisa s'y est pliée avec bonne volonté. Quand il lui a fallu passer à la lecture et à la dictée, deux épreuves pénibles pour les enfants dyslexiques, elle n'a manifesté aucun agacement. « Lisa réussit à compenser, en partie, sa dyslexie et sa

dysorthographe, relève le docteur Billard lors de l'entretien avec ses parents. Mais elle va garder toute sa scolarité des séquelles de ces troubles... Notre rôle est d'en mesurer l'ampleur pour prescrire les aménagements nécessaires afin qu'elle soit moins pénalisée dans la suite de sa scolarité. »

Expliquer à l'enfant, sa famille, ses enseignants, comment procéder pour qu'il ne vienne pas grossir les rangs des 25% de jeunes qui ont accumulé dès la fin du primaire de telles difficultés qu'ils ne parviennent que très rarement à les surmonter, et risquent ensuite de décrocher.

Trois ans après son lancement, PSR collabore avec 18 écoles volontaires – sur les 663 que compte la capitale. Pour que la prise en charge soit la plus efficace possible, il faut qu'elle soit précoce. Le protocole vise

**L'équipe a mesuré qu'une prise en charge en CP divise par deux l'échec en lecture ; en CE1, par trois**

en priorité les classes de CP et CE1, dans lesquelles les enseignants sont formés à une méthode de lecture très structurée – qui permet de vérifier que tous les enfants ont les acquis avant d'avancer plus – proche de celle développée par le chercheur Michel Zorman.

« Ici, on les reçoit en quinze jours, quand il faut plusieurs mois d'attente, et souvent un culot que les familles en difficulté n'ont pas, pour décrocher un rendez-vous dans les centres référents. A cet âge, il n'y a pas de temps à perdre ! », résume Pauline Dujardin, la psychologue. L'équipe a mesuré qu'une prise en charge en CP divise par deux l'échec en lecture ; en CE1, par trois. Catherine Billard est sûre qu'on peut faire mieux puisqu'à ses yeux, « tous les enfants peuvent apprendre à lire ». ■

MATTEA BATTAGLIA

## Non

répond Stanislas Dehaene, professeur au Collège de France, psychologue cognitif et neuroscientifique, qui a beaucoup travaillé sur l'enseignement de la lecture.

**Tous les enfants peuvent-ils vraiment apprendre à lire ?**

Oui, même les dyslexiques sévères, à condition de leur proposer un enseignement systématique. Le principe alphabétique ne va pas de soi. Il faut en enseigner explicitement tous les détails : la correspondance de chaque lettre ou groupe de lettres avec un son du langage, la distinction entre voyelle et consonne, le déroulement du mot de la gauche vers la droite, les lettres muettes, les terminaisons grammaticales – et cela, avec une progression systématique du plus simple au plus complexe, et sans jamais proposer à l'enfant de mots dont on ne lui ait pas enseigné, d'abord, les clés de lecture.

**Vos recherches en imagerie cérébrale démontrent que tous les enfants bénéficient des mêmes capacités cognitives. Alors, comment expliquer que les élèves issus de milieux défavorisés ont plus de difficultés que les autres pour apprendre à lire ?**

Les réseaux fondamentaux de la vision et du langage sont effectivement les mêmes pour tous. Ce qui manque, en revanche, aux plus démunis, c'est un environnement stimulant. Faute de livres, leur vocabulaire est réduit. Faute de jeux intelligents, leur flexibilité cognitive est moindre. Résultat : ils sont plus vulnérables que les autres aux troubles de l'apprentissage.

**Les enseignants font pourtant beaucoup pour eux. Comment peuvent-ils les aider à surmonter ces troubles, notamment en lecture ?**

En s'adaptant au fonctionnement cognitif des élèves. Cela signifie que l'enseignement doit insister sur la conversion des lettres en sons. Pourquoi ? Parce que quand un enfant apprend à lire, son cerveau effectue trois étapes. La première consiste à identifier la séquence de lettres. La deuxième, le décodage de leur prononciation. Et c'est seulement en dernier qu'intervient le sens. Il faut attendre plusieurs années avant que la lecture devienne un automatisme. Seul un lecteur expert passe directement des chaînes de

lettres à leur signification. C'est pourquoi le déchiffrage des lettres, qui ne devient automatique qu'au bout de deux ou trois ans chez un enfant, est une étape extrêmement importante. Penser qu'on peut la court-circuiter afin d'accéder directement au sens des mots, à leur signification, est une grave erreur. C'est néanmoins ce que proposent certaines méthodes mixtes.

**Mais les méthodes de lecture mises à disposition des enseignants permettent-elles d'avoir la bonne évolution ?**

Dans un manuel très populaire l'enfant doit, dès les premières semaines de CP, différencier un article de journal d'une poésie, bien qu'il ne sache pas lire. Abernant également, les énoncés du type « Je sais déjà lire des mots », où l'élève se réfère à des illustrations pour trouver les réponses. Cela l'incite à croire que les mots se devinent. Cela explique la présence de cinq ou six élèves en échec dans chaque classe de CP, souvent issus d'un milieu défavorisé. Les autres réussissent parce que leur famille compense les déficiences de l'école.

**Certaines méthodes seraient donc plus adaptées que d'autres au fonctionnement cérébral des enfants ?**

Une enquête menée par le sociologue Jérôme Deauvieux montre que l'utilisation d'un manuel « graphémique » comme *Je lis, j'écris* (Les Lettres bleues, 2009) améliore les performances des élèves de vingt points sur cent. Mais dans le fond, peu importe que l'enseignant parte des lettres pour composer des syllabes, ou de mots simples pour les décomposer en lettres. L'important est que celui-ci explique progressivement les principes du code alphabétique. Ce qu'il ne faut pas, c'est distraire l'enfant. Or, comme leur nom l'indique, les méthodes mixtes contiennent une incroyable mixité d'exercices. Certains sont appropriés, d'autres pas. Et puis, il faut aussi cesser de politiser les questions de méthode. C'est absurde. L'apprentissage de la lecture n'est ni de droite ni de gauche. Le cerveau des enfants fonctionne

d'une seule et même façon. Pour délivrer un enseignement adapté, les profs doivent simplement connaître ce fonctionnement. **Comment expliquer justement que les enseignants n'aient pas tous connaissance de ce fonctionnement ?**

Parce que la science de l'apprentissage est très peu présente dans leur formation. Beaucoup d'enseignants ignorent ces étapes par lesquelles un enfant apprend à lire. C'est ce qui les amène à croire qu'il s'agit d'une opération simple. C'est normal, puisque chez un adulte, la lecture est un automatisme.

En revanche, il faut remédier à la méconnaissance qu'ont les enseignants des processus d'apprentissages. Les profs doivent devenir des experts de la recherche en éducation, comme leurs homologues finlandais, qui collaborent régulièrement aux travaux des chercheurs. En Belgique, la dyslexie et la dyscalculie sont systématiquement détectées. Les enseignants connaissent ces troubles, ne les nient pas et redoublent d'effort pour que les élèves puissent les surmonter. Ce n'est pas le cas en France, où on observe souvent un déni de la réalité scientifique.

**Les apports de la science sont néanmoins à l'origine de la réforme des rythmes scolaires...**

Oui. L'école de 4,5 jours est plus respectueuse des rythmes d'apprentissage de l'enfant. Depuis cinquante ans, les recherches montrent qu'il vaut mieux répartir un cours d'une heure en quatre petites leçons de quinze minutes plutôt que de le dispenser d'un coup. Le mécanisme est simple. Chaque jour, vous accumulez des connaissances et chaque nuit, ou à chaque sieste, vous les consolidez. Plus il y a d'alternance entre apprentissage et sommeil, mieux fonctionne la mémoire ! Et chez les enfants hyperactifs et qui souffrent de troubles de l'attention, allonger la période de sommeil constitue souvent un excellent remède ! ■

PROPOS RECUEILLIS  
PAR EMMA PAOLI